

JUDITH BUTLER

DANS QUEL
MONDE
VIVONS-NOUS?

PHÉNOMÉNOLOGIE
DE LA PANDÉMIE

Flammarion
NOUVEL AVENIR

Dans quel monde vivons-nous ?

AUTRES OUVRAGES DE JUDITH BUTLER

- La Force de la non-violence. Une obligation éthico-politique*,
Fayard, 2021
- Le Vivable et l'Invivable* (avec Frédéric Worms), Presses uni-
versitaires de France, 2021
- Après l'émancipation. Trois voix pour penser la gauche* (avec
Ernesto Laclau et Slavoj Žižek), Seuil, 2017
- Rassemblement. Pluralité, performativité et politique*, Fayard,
2016
- Dépossession* (avec Athena Athanasiou), Diaphanes, 2016
- Qu'est-ce qu'une vie bonne ?*, Payot et Rivages, 2014
- Vers la cohabitation. Judéité et critique du sionisme*, Fayard,
2013
- Sujets du désir. Réflexions hégéliennes en France au XX^e siècle*,
Presses universitaires de France, 2011
- Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*,
La Découverte, coll. « Zones », 2010
- Sois mon corps. Une lecture contemporaine de la domination
et de la servitude chez Hegel* (avec Catherine Malabou),
Bayard, 2010
- Ces Corps qui comptent. De la matérialité et des limites dis-
cursives du « sexe »*, Éditions Amsterdam, 2009
- L'État global* (avec Gayatri Chakravorty Spivak), Payot et
Rivages, 2007
- Le Récit de soi*, Presses universitaires de France, 2007
- Défaire le genre*, Éditions Amsterdam, 2006
- Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*,
La Découverte, 2005
- Humain, Inhumain. Le travail critique des normes. Entre-
tiens*, Éditions Amsterdam, 2005
- Vie précaire. Les pouvoirs du deuil et de la violence après le
11 septembre 2001*, Éditions Amsterdam, 2005
- Le Pouvoir des mots. Politique du performatif*, Éditions Ams-
terdam, 2004
- Antigone. La parenté entre vie et mort*, EPEL, 2003
- Marché au sexe*, (avec Gayle S. Rubin), EPEL, 2002
- La Vie psychique du pouvoir. L'assujettissement en théories*,
Leo Scheer, 2002

Judith Butler

Dans quel monde
vivons-nous ?

Phénoménologie de la pandémie

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Christophe Jaquet*

Flammarion

Ce livre est publié dans la collection « Nouvel avenir »
dirigée par Geoffroy de Lagasnerie.

ISBN : 978-2-0804-2660-4

Ouvrage paru sous le titre original

What World Is This? A Pandemic Phenomenology

© 2022, Judith Butler

All rights reserved

© Éditions Flammarion, Paris, 2023, pour l'édition française.

INTRODUCTION

« Et si la nuit présente
était du monde la dernière ? »

John Donne

Où que nous ayons passé ces dernières années, nous vivons tous dans un ensemble de conditions qui ont été créées par la pandémie de Covid-19. Je ne dis pas qu'elle ait engendré une condition unique dans laquelle nous vivrions tous, car la pandémie ne peut être séparée des conditions sociales et écologiques prévalentes. Mais c'est elle qui les configure désormais de manière inédite, y compris l'attaque militaire contre l'Ukraine : les corps agglomérés dans des abris, dans des véhicules de transport, amassés aux frontières. Ces proximités non choisies seraient sans doute considérées tout autrement si la pandémie avait entièrement disparu. Les autres conditions prévalentes

Dans quel monde vivons-nous ?

sont la destruction de l'environnement, la pauvreté, le racisme, les inégalités mondiales et la violence sociale, dont celle dirigée contre les femmes et les personnes LGBTQI+. En ces temps de pandémie prolongée, certains parmi nous ont sûrement subi des pertes graves, d'autres les ont peut-être observées depuis des régions du monde plus protégées, mais nous avons tous vécu en relation avec la maladie et la mort ambiantes. La mort et la maladie ont plané, littéralement, dans l'air, et nous sommes souvent restés sans savoir comment marquer et pleurer ces nombreuses pertes. Si différemment que nous ayons inscrit cette pandémie – et ce que j'entends par *inscrire* (*register*) est d'une grande importance pour ce que j'aurai à dire de la phénoménologie des sens –, je crois que nous avons tous compris que c'est une pandémie mondiale : elle implique chacun d'entre nous dans un monde interconnecté, dans un monde de créatures vivantes dont la capacité d'affecter autrui, et d'être affecté par lui, peut être une question de vie ou de mort. Je ne suis pas sûre que j'irais jusqu'à dire que c'est un *monde commun* que nous partageons, car, quand bien même nous voudrions habiter un monde commun, je ne crois pas que nous l'habitons déjà. Le commun n'a pas encore été accompli. Peut-être serait-il plus correct de dire qu'il y a plusieurs mondes, et qu'ils se recourent, car tant de ressources vitales ne sont pas partagées avec

Introduction

équité, et nous sommes si nombreux à ne disposer que d'une petite part ou même d'une part déjà disparue du monde. Nous ne pouvons pas inscrire un phénomène mondial comme la pandémie sans inscrire immédiatement aussi ces inégalités, et même, dans le cas présent, sans les voir s'exacerber. Nous disons quelquefois que les gens riches et protégés vivent dans un monde différent de ceux qui ne le sont pas. C'est une manière de parler, bien sûr, mais ne traduit-elle pas, aussi, une réalité ? Peut-être ne devrions-nous pas être pris au sérieux quand nous parlons ainsi s'il existait bien, après tout, un monde unique englobant ces inégalités. Mais *quid* s'il reste factuellement vrai que certains mondes ne font pas tout à fait partie de ce monde-là, de ce monde commun, et qu'il y a des zones de la vie qui existent et persistent en dehors du commun ou des communs¹ ?

Bien souvent, ceux qui habitent ces zones marginales font le travail pour ce monde commun, et lui sont attachés par le travail, sans pour cette même raison *en être*, si par cet « en être » nous entendons désigner un mode d'appartenance. Car ceux qui constituent la main-d'œuvre remplaçable, ou qui habitent en dehors de la zone de productivité telle que la reconnaît la métrique capitaliste, semblent être considérés comme le rebut, le déchet du monde commun, ou comme sa zone de criminalité, la vie racisée, une vie

Dans quel monde vivons-nous ?

vécue parfois dans l'endettement, dans le temps infini d'une dette inacquittable, d'une dette qui imprègne toute l'existence de son débiteur et va même jusqu'à lui survivre. Alors peut-être nous incombe-t-il de penser ces mondes contigus et entrecroisés qui ne sont pas communs, ou qui font même partie, comme le disent Fred Moten et Stefano Harney, de « sous-communs » sous-jacents, c'est-à-dire d'une zone d'abandon, de négligence et de délinquance, mais aussi de refuge, d'expériences communautaires et artistiques, d'actes d'affirmation souvent entrepris sans argent². Si, à la lumière de tout cela, nous souhaitons encore parler d'un monde commun ou partagé, nous pourrions, avec Jacques Rancière, parler de « la part des sans-part » : ceux pour qui la participation aux communs n'est pas possible, ne l'a jamais été, ne le sera plus³. Si nous devons parler des parts du monde – non pas de parts ou de titres financiers, mais des parts de cette part commune qu'est le monde –, il nous faudrait admettre qu'il n'existe pas de mesure équitable pour distribuer des parts égales du monde. Une part serait une forme de participation et d'appartenance qui ne peut être mesurée par la métrique économique et qui exige évidemment une mesure dépassant celle-ci. Car nous ne parlons pas juste ici de ressources et de firmes, dont il est possible de posséder une part des *valeurs*, mais d'un monde

Introduction

commun, d'un sens du commun, d'un sens d'appartenance à un monde, ou d'un sens du monde lui-même comme lieu d'appartenance. Cela n'est pas la même chose, je pense, qu'une lutte pour la reconnaissance dans le cadre des coordonnées et catégories sociales existantes, et cela passe, je crois, par une transformation fondamentale de la compréhension de la valeur. De fait, c'est une manière de vivre une vie en partant du principe que notre vie a de la valeur – une valeur qui dépasse la valeur marchande –, que le monde doit être structuré afin de faciliter l'épanouissement de notre vie, et que cela ne doit pas se faire pour ma vie seulement, mais pour toutes les autres vies aussi.

Nous sommes, bien sûr, fort loin de toute idée d'un monde commun. La pandémie, et maintenant la distribution des vaccins, éclairent et accentuent les inégalités raciales. Une part importante de la souffrance pandémique est concentrée dans certaines parties du monde assujetti et colonisé, et dans les communautés de couleur. Aux États-Unis, les personnes racisées ont trois fois plus de probabilité d'être contaminées par le virus que les personnes blanches, et deux fois plus d'en mourir⁴. Les statistiques ne peuvent pas expliquer comment l'on en est arrivé là, mais on peut penser qu'une des raisons est qu'il est accepté, dans le prétendu monde commun, que

Dans quel monde vivons-nous ?

la perte d'une vie Noire n'est tout simplement pas aussi grave, ou digne d'être pleurée, que la perte d'une vie blanche (laquelle est souvent qualifiée, simplement, de « vie humaine »). Face à de telles inégalités statistiques, nous devrions nous demander *dans quel monde vivons-nous, où de pareilles statistiques peuvent exister ?* Cette question peut signifier plusieurs choses. Par exemple : *Quelle version de la réalité ces statistiques servent-elles ?* Ou bien : *Quel monde est circonscrit par les statistiques elles-mêmes ?* Pourtant, alors même que les inégalités économiques et sociales ont été pleinement mises en relief pendant la pandémie, et que des sous-communs d'abandon, de fugitivité, de vulnérabilité, de vie expérimentale sont apparus de plus en plus nombreux au grand jour, il se fait aussi un mouvement vers une perspective mondiale, qui semble assis sur un sens renouvelé et plus aigu de la mortalité, accompagné d'une appréhension politique de qui meurt trop tôt, dont la mort était évitable, et dont la mort compte. Quels sont les groupes d'êtres vivants pour lesquels il n'existe pas de protection, pas de promesse sociale ou infrastructurelle de continuité, pas même le sens d'une vie avec les soutiens indispensables pour vivre ? Et nous voyons maintenant comment se fait la distribution mondiale du vaccin, nous observons la macabre réalité que les pays qui ne peuvent pas payer n'ont pas encore reçu,

Introduction

à la date où j'écris ces lignes, une seule dose⁵. Le mouvement vers un sens mondial du monde (et l'on peut supposer qu'un sens mondial du monde s'inscrit phénoménologiquement dans différents sens du mondial) est renforcé par une situation immunologique commune, même si cette situation est vécue très différemment selon l'endroit du monde où nous vivons, et la manière dont nous sommes socialement positionnés, si du moins nous occupons la moindre « position » dans la conception opératoire de la société.

La pandémie, étymologiquement, vient de *pan-demos*, « tout le peuple », ou plus précisément, peut-être, « le peuple partout », ou quelque chose qui traverse le peuple, ou s'y propage et s'y étend. Elle définit le peuple comme un peuple poreux et interconnecté. Le *demos* n'est donc pas l'ensemble des citoyens d'un État donné, mais tout le monde, toutes les personnes, malgré les barrières juridiques qui s'efforcent de les séparer, et malgré le statut que leur donnent certains documents. Toute pandémie agit par le truchement de la population mondiale, mais elle touche aussi les personnes en tant que créatures humaines susceptibles d'être viralemment infectées. « Le monde » impliqué ici est le « partout », le *pan* ; c'est un monde dont la trame est tissée par la contamination et la guérison, l'immunité, le risque différentiel, la morbidité et la fatalité. Il n'est pas de

Dans quel monde vivons-nous ?

frontière qui puisse empêcher le virus de voyager si les humains voyagent, pas de catégorie sociale qui puisse être certaine d'une absolue immunité. Et la duperie du pouvoir, qui agit comme si certains étaient immunisés par la grâce d'une position sociale dominante, accroît la vulnérabilité à la contamination, car elle jette par-dessus bord toute précaution utile, comme on l'a vu avec Jair Bolsonaro, au Brésil, et, non sans obscénité, avec le président des États-Unis qui précéda Joe Biden. La défiance des « antivax » accroît leur susceptibilité et leur risque d'hospitalisation et de décès, comme nous l'avons vu avec les variants Delta et Omicron. C'est comme si la pandémie ne cessait d'insister sur le *pan*, pour attirer l'attention sur le monde dans son ensemble, et que le monde continuait de se diviser en zones d'inégale exposition. Alors, bien que nous ayons tendance à parler du monde comme d'un horizon unique, ou même à espérer que le mot « monde » fixe un jour l'horizon de l'expérience elle-même, nous parlons aussi de *mondes* au pluriel, pour souligner la discontinuité, les barrières, les inégalités, et nous sentons qu'il est impératif de le faire si nous voulons décrire le monde tel qu'il est. Curieusement, nous n'entendons pas parler, généralement, de *mondes du virus*, mais nous le pourrions sûrement, provisoirement au moins. Si c'était le cas, cela signifierait que de multiples horizons du monde sont

Introduction

opérationnels, même s'ils ne se fondent ou ne fusionnent pas toujours comme l'avait espéré Hans-Georg Gadamer. Il s'agirait plutôt d'horizons asynchrones, de mondes-limites, pour ainsi dire, configurés par des temporalités différentes qui se recoupent et divergent, sans jamais entièrement converger⁶.

Certains pensent qu'il est devenu nécessaire de remettre en cause cette idée du monde et de se tourner vers le planétaire, un concept décidément moins anthropocentrique. Le planétaire peut apporter une perspective critique sur des cartes géographiques qui sont toujours géopolitiques, dont les lignes sont le résultat des actions de ceux qui vainquent ou ont vaincu, où les frontières nationales sont généralement forgées par la guerre ou par la colonisation. C'est ce qu'écrit Achille Mbembe : « La politique de notre temps doit commencer par un impératif : rebâtir le monde en commun⁷. » Mais, continue-t-il, si l'on considère le pillage des ressources de la terre pour le profit des firmes, et la privatisation et la colonisation elle-même comme une entreprise ou un projet planétaire, alors il va de soi que la véritable opposition, celle qui ne nous renvoie pas à nos ego, à nos barrières, à nos identités, sera une forme de « décolonisation [qui] est par définition une entreprise planétaire, une ouverture radicale du et au monde, une *respiration profonde* pour le

Dans quel monde vivons-nous ?

monde, c'est-à-dire le contraire d'un isolement⁸. » L'opposition planétaire à l'extraction des ressources et au racisme systémique doit donc nous rendre au monde, ou permettre au monde d'advenir comme pour la première fois, afin de rendre possible une « respiration profonde » – un désir que nous connaissons tous aujourd'hui, si nous n'avons pas déjà oublié comment désirer.

Il y a bien sûr plusieurs façons d'aborder cette question du monde, y compris les débats désormais compliqués sur la littérature « mondiale⁹ ». Nous constatons que des distinctions y sont quelquefois faites, telles que la littérature « européenne » et la littérature « mondiale », comme si le monde était n'importe quel lieu en dehors de l'Europe ou du contexte anglo-américain. Autrement dit, le centre du monde se voit donner un nom de lieu, mais tous les autres lieux de la littérature seraient ailleurs et, par conséquent, le monde aussi. Domaine immense et sans nom propre, le monde devient ici un ailleurs par rapport aux centres du pouvoir. Au contraire, le travail important de la féministe décoloniale María Lugones, qui écrivait déjà en 1987 sur le « voyage-monde », construit un récit contre-impérialiste pour procéder à une transformation allant dans le sens d'une perception plus aimante de l'altérité¹⁰. Ce travail a désormais plus de trente ans, mais il continue de toucher des lecteurs dans le monde

Introduction

entier, et de marquer en même temps ces mondes séparés, en soulignant le risque de désorientation qu'il y a à pénétrer dans un autre monde, une autre langue, un autre champ épistémique. Lugones montre combien il peut être important de laisser le champ épistémique qui est le nôtre – au sens même que nous avons de la limite et de la structure du monde – connaître un renversement et une réorientation à l'occasion d'une rencontre dans laquelle nous serons prêts à suspendre ou abandonner les coordonnées du monde que nous avons connu, dans un effort pour en atteindre et appréhender un autre.

La pandémie porte en elle cette oscillation entre monde et mondes. Pendant que certains répètent qu'elle exacerbe tout ce qui va déjà mal dans le monde, d'autres soutiennent qu'elle nous ouvre à un nouveau sens de l'interconnexion et de l'interdépendance mondiales. Les deux propositions sont des paris qui émergent dans le contexte d'une désorientation contemporaine qui continue sans cesse. La pandémie se distribue elle-même par accès et par vagues, qui se corrèlent phénoménologiquement avec l'espoir et le désespoir. Même si la pandémie s'est inscrite de manière localisée et différenciée pour les gens partout dans le monde, elle reste comprise comme un phénomène, une force, une crise, et même une condition, qui s'étend au monde entier, et qui, en tant que condition du monde actuel, représente le

Dans quel monde vivons-nous ?

monde (ou le donne à voir) de façon très particulière. Autrement dit, il n'est personne, où qu'elle vive, qui ne pense aujourd'hui au monde. Si certaines nations (comme les États-Unis sous Donald Trump) ont eu recours à des cadres hypernationalistes pour comprendre le virus et ses effets, et ont même fait la course avec le reste du monde pour monopoliser les vaccins, leurs efforts n'en signalent pas moins, de quelque façon, l'interconnexion du monde. Et si certaines régions semblent avoir échappé par chance aux pires ravages du coronavirus, ou en avoir contenu les effets par une forme délibérée de discipline sociale, aucune n'est immunisée en principe. Aucune région, aucune entité bornée, ni même aucun corps n'est, par définition, immunisé d'avance¹¹. Car toute pandémie nomme une susceptibilité et une souffrance potentielle mondiales, souffrance et susceptibilité qui font partie de la vie humaine dans sa relation immunologique avec le monde, qui font partie du monde aujourd'hui et qui en feront peut-être partie pendant une période de temps indéfinie. Une fois qu'un virus est devenu endémique, il est promis à rester pour longtemps un élément du monde. Il est intéressant de noter que nous n'avons pas de substantif pour cela en anglais : le mot *endemic*, en effet, est un adjectif. Aussi ne peut-on pas dire « une endémie s'est déchaînée sur le monde » (« *there is an endemic*

Introduction

unleashed on the world ») ; une pandémie (*pandemic*, le mot est substantif en anglais), elle, peut se déchaîner, mais une maladie considérée comme endémique fait partie de la trame du monde lui-même, de l'expérience du monde, et même d'un sens nouveau du monde, une fois le déchaînement arrivé à son terme*. Le mot passe donc du statut de substantif à celui d'adjectif, d'un état temporaire du monde à un de ses traits permanents. Et quand bien même la pandémie devait disparaître, la vulnérabilité immunologique, elle, demeurerait. Et si nous détestons le virus parce qu'il met notre vulnérabilité en lumière, il ne faut pas en conclure que l'absence de virus la réduirait à néant. D'un point de vue immunologique, la vulnérabilité mise en avant par le virus est due au fait que l'exogène est un élément de l'organisme, de tout organisme : pour vivre, les animaux, y compris les animaux humains, ingèrent, absorbent, inhalent des éléments du monde extérieur. Ainsi est-il impossible que le corps humain, s'il veut vivre, soit fermé à ce qui lui est extérieur. Sa vie réside dans l'interaction avec l'externalité. Développée par des co-constructionnistes comme Thomas Pradeu, cette idée n'est pas sans conséquence sur la manière dont nous devons penser le danger¹². Le problème,

* *N.d.T.* : le substantif « endémie » existe en français. La distinction faite ici entre l'adjectif *endemic* et le substantif *pandemic* n'est donc pas opérante dans cette langue.

Dans quel monde vivons-nous ?

avec le virus, ce n'est pas qu'il est *étranger* mais qu'il est *nouveau*, et c'est pourquoi, pour la plupart d'entre nous, nos systèmes immunologiques ne disposent pas de moyens pour l'identifier et le combattre sans l'aide de vaccins ou d'anticorps (et de cellules T), qui sauront le reconnaître une fois qu'ils y auront été exposés. La thèse des co-constructionnistes est que l'organisme est construit par son environnement et qu'il le construit en retour. (Il existe aussi une version de cette théorie dans le travail d'Anne Fausto-Sterling, avec des implications très importantes pour l'incidence de la reformulation de la distinction entre le sexe et le genre sur la distinction entre la nature et la culture¹³.) L'objectif de la théorie co-constructionniste est moins de distinguer ce qui appartient ou non au soi, que de comprendre comment le monde extérieur fait partie du corps – et doit en faire partie. Le problème immunologique posé par la pandémie est donc un problème d'impréparation à ce qui est sans précédent. Assurément, s'il n'y avait aucune analogie avec d'autres épidémies produites par les virus SRAS, alors les vaccins adénoviraux auraient été déclarés inutiles dès le départ. Et les vaccins à ARN messager, qui cherchent à imiter la forme et la protéine Spike du virus, produisant une nouvelle forme-objet pour le système immunitaire au moyen d'un simulacre salvateur, sont essentiels

Introduction

pour le développement de la capacité immuno-
logique d'identifier le virus, d'y réagir et de le
combattre. Les deux types de vaccins reposent sur
la possibilité de reconnaître une structure similaire
et d'y réagir. Dans ce contexte, l'analogie et le
mimétisme jouent un rôle crucial dans le renfor-
cement du système immunitaire. Mais en même
temps, celui-ci se voit menacé à la fois par ce qui
vient de l'extérieur, et par l'organisme lui-même,
et c'est pourquoi les attaques auto-immunes, celles
que l'organisme lance contre lui-même, sont sou-
vent la conséquence inflammatoire de nouvelles
formes d'infection virale. Je souligne ce point
parce qu'au début de la pandémie, le virus était
représenté par les médias comme venant d'un lieu,
et d'un lieu « étranger » – la Chine, le Brésil,
l'Afrique du Sud ; il était décrit comme un immi-
gré indésirable, importé sans papiers dans le corps
politique, au point que l'on disait que la « santé
publique », dans un État-nation comme les États-
Unis, par exemple, était mise en danger par quelque
chose d'étranger. C'était bien plus – et cela le reste
– une analogie avec l'immigration, dans un ima-
ginaire nationaliste, qu'un modèle immuno-
logique auquel tout un chacun pourrait se fier. Je
souligne ce point parce que, comme nous le
savons, l'organisme ne peut pas survivre sans ingé-
rer ou absorber d'éléments étrangers. On peut être
tenté de conclure que l'organisme est beaucoup